

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 26

Artikel: La foudre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197627>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

des mesures analogues contre Charles X et ses descendants, en même temps qu'il renouait la loi de bannissement contre les Bonaparte — et toujours la mort en cas d'infraction.

Votre Altesse n'a donc autre chose à faire qu'à prendre patience.

La patience est amère, mais son fruit est doux, dit le proverbe... Seulement, parfois, son fruit ne vient pas, voilà ce qu'il y a de guignonnant ! L. M.

La foudre. — Les journaux français ont signalé de nombreux cas de mort causés par la foudre, pendant les violents orages qui se sont déchaînés dans diverses contrées durant le mois de juin.

Dans les environs de Paris, par exemple, un ouvrier qui fauchait un pré est tombé foudroyé. Il aurait probablement évité la mort si, voyant éclater l'orage et les éclairs se multiplier autour de lui, il avait abandonné sa faux dont la large lame affilée devait attirer la foudre.

Tout semble confirmer le fait qu'on court plus de danger en plaine que dans un bois taillé où l'on peut s'isoler des grands arbres. Que de fois des cultivateurs n'ont-ils pas été atteints au milieu des champs ! Et le péril augmente pour eux lorsque, pour échapper à l'averse, ils vont s'abriter près d'une meule, sous un arbre élevé ou un édifice quelconque qui, se trouvant par son sommet très rapproché du nuage orageux où se condense l'électricité, devient fatalement le conducteur de celle-ci.

Dans les forêts, ce sont les grands arbres qui portent habituellement les traces des chutes de foudre. Les flancs sillonnés des chênes, des hêtres et des ormes vous indiquent qu'ils sont bons conducteurs de l'électricité. Les arbres résineux sont par contre mauvais conducteurs. Mais s'ils sont très élevés et mouillés par l'orage, ils sont d'approche tout aussi dangereuse, car l'eau est excellente conductrice. Très souvent on rencontre des sapins fracassés par la foudre. Ce fait s'explique par cette circonstance que la résine s'opposant au passage de l'électricité, cette résistance provoque l'action violente de la décharge électrique et détermine la brisure de l'arbre qui est parfois complètement déchaqueté.

Mais le meilleur des conducteurs est encore le métal. C'est pourquoi, dans les maisons, qui peuvent être atteintes aussi bien que les arbres, il est prudent, pendant un orage, de se tenir éloigné des masses métalliques.

Extra-lucide.

Tout le monde a reçu, à cette époque, un prospectus ainsi conçu :

« Madame Sibylle, somnambule de première classe (il n'y en a rien que de cette classe-là), celle qui a si bien prédit au général Boulanger (on n'en connaît pas qui n'aient pas bien prédit au général déjà nommé), a l'honneur de prévenir le public qu'elle se tient à la disposition des personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance. » Dévoile le passé, le présent, prédit l'avenir. » Recherches de toute nature : mariages, successions, pertes d'argent, etc. » Spécialité de consultations médicales ; renseignements certains sur toutes les maladies, quel qu'en soit le siège. Un docteur est attaché à la maison. » Cabinet ouvert de dix heures du matin à quatre heures du soir. Consultations par correspondance. » Discrétion ; très sérieux. » Ne pas confondre. »

Les clients affluaient ; la somnambule connaissait son métier et la foule faisait queue dans l'antichambre ou des compères, déguisés en clients, interrogeaient adroitement les consultants, leur tiraient les vers du nez, et facilitaient ainsi la tâche de la devineresse, car dans ce métier, comme dans tous les autres, hélas ! il y a des ficelles.

Le médecin attaché à l'établissement, le docteur Laparello, un docteur roumain (?), était un beau brun toujours mis d'une façon irréprochable et qui parlait avec un fort accent étranger qui en imposait aux clients. Les malades accouraient, se raccrochant toujours à l'espérance, cette adorable trompeuse qui, comme toutes les femmes, ment toujours, sans que l'on cesse de la croire.

Ce jour-là, une femme jeune, mise avec élégance, fit son entrée dans le cabinet de la somnambule.

Mme Sibylle, grave comme un augure, lui indiqua un fauteuil d'un geste sobre et digne.

— Veuillez vous asseoir, madame.

Le docteur, debout, immobile, semblait un sphinx.

— Madame, dit la visiteuse, votre grande réputation est venue jusqu'à moi.

A ce compliment, la somnambule esquissa un mince sourire ; les augures ne rient jamais, si ce n'est lorsqu'ils se regardent entre eux.

— Je ne suis pas un esprit fort, reprit la visiteuse, je crois aux forces inconnues ; je ne suis pas de celles qui se moquent du magnétisme ; mais, comme dans mon milieu, je sais que l'on me raillerait si l'on apprenait ma démarche, je vous avoue que je suis venue un peu en cachette : au lieu de faire atteler, j'ai pris un fiacre.

— Madame peut compter sur ma discrétion, dit la somnambule.

— La discrétion, ajouta le docteur, est l'appanage de la maison.

— Je suis donc venue incognito, dit la visiteuse, car j'ai foi dans le magnétisme. Depuis quelque temps, je suis atteinte d'une maladie de poitrine qui fait le désespoir des plus grands médecins. J'ai tout essayé, mon état ne fait qu'empirer ; je n'ai plus confiance qu'en vous.

— J'espère vous prouver, madame, dit la somnambule, qu'elle est bien placée.

— Je vais endormir madame, dit le docteur, et elle va vous examiner. — Après quelques passes, la somnambule ferma les yeux et parut plongée dans un profond sommeil.

Le docteur prit la main de la visiteuse et la plaça dans celle de la pythonisse.

— Qu'est-ce que vous voyez ? interrogea-t-il.

La poitrine de la somnambule se livra à de petits bonds convulsifs.

— Parlez, je vous l'ourdoune, commanda le docteur.

Après quelques hésitations, la somnambule se décida :

— Je ressens des douleurs... dans... le poumon... je vois...

— Qu'est-ce que vous voyez ?

— Je vois des végétations ; le poumon en est rempli.

— Continuez.

— Elles forment des chapelets... envahissent tous les tissus.

— Vous ne voyez rien ailleurs ?

— Le cœur est sain... il est un peu enflammé.

— Très bien, dit le docteur. C'est assez pour aujourd'hui ; je vais la réveiller. Il souffla plusieurs fois sur le front de la somnambule qui se réveilla et sembla sortir d'un rêve.

— Elle est un peu fatiguée, dit le docteur.

— C'est merveilleux ! s'écria la visiteuse ; quelle lucidité !

— Elle est d'une lucidité remarquable ; je vais vous faire une ourdouance.

Le docteur griffonna quelques lignes qu'il remit à la visiteuse.

— Revenez dans quelques jours, lui dit-il.

Quand elle fut partie, la somnambule regarda le docteur.

— Je crois qu'elle est empaumée, dit-elle.

Elle sonna un larbin.

— Appelez le numéro cinq, ajouta-t-elle.

Trois jours après, la visiteuse revint ; elle était enchantée. A la suite du traitement, elle avait déjà constaté une amélioration dans son état. Elle demanda une nouvelle consultation qui lui fut donnée aussitôt ; la somnambule affirma que les végétations diminuaient.

La visiteuse revint souvent ; à chaque visite, elle déclarait que le mieux augmentait.

Un jour, en se retirant, elle laissa tomber par mégarde une carte de visite. Le docteur Laparello la ramassa. C'était une carte armoriée surmontée d'une couronne ducale sur laquelle il lut : « Duchesse de Kassenville. »

— Je te l'avais bien dit, dit-il à la somnambule, c'est une grande dame ; soignons-la, elle va nous faire une réclame énorme.

— Compte sur moi, dit Mme Sibylle.

Dès lors, une certaine intimité s'établit entre la duchesse et les deux augures.

La duchesse arriva un jour radieuse.

— Je suis complètement guérie ! s'écria-t-elle ; je n'oublierai jamais ce que je vous dois.

Le docteur et la somnambule s'inclinèrent.

— A propos, je viens vous prier en passant de me rendre un petit service.

— Tout ce que vous voudrez, madame, dit la somnambule.

— Je désire faire un cadeau à une dame à laquelle j'ai de grandes obligations. (Elle souleva.) Je suis allée chez un bijoutier du boulevard ; il m'a montré une parure superbe, des perles magnifiques. Je n'avais sur moi que trois mille francs, car je ne voulais mettre que cette somme ; la parure en vaut cinq mille ; le marchand a insisté pour me la faire prendre, j'ai cédé et je l'ai emportée : elle est dans cet écrin.

Je veux que mon mari ignore ceci et je tiens à rembourser le marchand tout de suite ; c'est pourquoi je viens sans façon vous emprunter les deux mille francs qui me manquent ; l'écrin restera entre vos mains en garantie.

— Madame la duchesse, dit le docteur en prenant un air fin, toute garantie est inutile.

— Quoi ? dit la duchesse étonnée, vous connaissez...

— Votre titre et votre rang, dit le docteur ; oune personne aussi louccide que madame Sibylle a tout de suite deviné qui vous étiez.

— Oh ! la science magnétique ! s'écria la duchesse, on ne peut rien lui cacher. Voilà qui confondra bien des incrédules.

— D'ailleurs, ajouta galamment le docteur, l'élégance de vos manières, votre distinction nous ont appris que nous n'avions pas affaire à oune personne dou commune.

Le docteur ouvrit un secrétaire, en retira deux billets de mille francs qu'il remit à la duchesse.

— Voici l'écrin, dit la duchesse. Madame, ajouta-t-elle en s'adressant à la somnambule, vous êtes trop clairvoyante pour n'avoir pas deviné à qui il est destiné.

— Madame... murmura la somnambule qui prit un air confus.

— C'est à vous, madame, et je vous prie de l'accepter comme un faible témoignage de ma gratitude. Vous me fixerez le montant de vos honoraires ; quant à vous, docteur, je reviendrai demain, d'abord pour acquitter ma dette, ensuite pour vous prier d'accepter un souvenir de votre malade reconnaissante.

— Que de bontés, madame ! s'écria le docteur ; je n'ai fait que mon devoir, oune médecin doit le faire en toute circonstance.

— Vous m'avez sauvée, dit la duchesse.

— Jamais oune succès ne m'a causé autant de plaisir.

La duchesse se retira, laissant l'écrin.

— Il n'y a que les gens du monde pour la délicatesse et la générosité, observa le docteur.

— Hélas ! ajouta la somnambule, les clients de cette espèce sont malheureusement trop rares.

Le lendemain, la duchesse ne parut pas.

Le surlendemain non plus.

Le docteur, inquiet, ouvrit l'écrin ; il renfermait une broche et des boucles d'oreilles.

— C'est singulier, dit-il, que la duchesse ne revienne pas.

— Si l'on passait chez un bijoutier pour faire estimer la parure, dit la somnambule, méfiante.

— C'est oune idée, dit le docteur.

Ils se rendirent aussitôt chez un joaillier qui, dès qu'il eut regardé les bijoux, leur dit :

— C'est du faux ; cela vaut bien soixante francs. On a beau être extra-lucide, on trouve toujours plus extra-lucide que soi.

Ne pas confondre !

EUGÈNE FOURRIER.

La mode pour Messieurs. — Rien n'est plus laid qu'un homme mal tenu, nous dit la *France-Mode*. Le commun des mortels qui désire voir son allure dans le « train moderne » doit, cette année, porter le pantalon « demi hussard », c'est à dire large du haut et droit sur la bottine.

Les teintes favorites sont les mêmes que celles de la toilette féminine actuelle (rouge excepté), gris de toutes teintes, bleu porcelaine, bleu lavande, surtout beaucoup de tissus à rayures fondues. Les quadrillés n'ont pas disparu ; bien au contraire, il s'en porte beaucoup. Mais ils sont maintenant considérés comme moins « habillé ».